

Week-End au Pays basque (14 et 15 juin 2025)

Il est très tôt ce matin et le départ en bus se prépare avec une température forte agréable mais sous les nuées grisâtres d'un ciel chargé. Après le chargement méthodique des bagages dans les coffres, il faut s'installer dans les sièges de ce véhicule moderne.

Très vite la température engendre les premières sudations, chaleur décuplée par la respiration de ces cinquante-sept passagers, aussi il convient d'adapter la ventilation. Ce départ s'effectue sous un ciel très assombri par une forte densité nuageuse et les kilomètres défilent dans une grisaille où seul l'horizon lointain fait miroiter un peu de luminosité.



Enfin cette diffuse lumière permet de distinguer les végétaux et leur harmonieux coloriage aux tons chauds qui s'entremêlent dans une féerie verdoyante.

Il faut attendre l'arrêt sur l'autoroute sur l'aire « des Pyrénées », dans une atmosphère humide générée par le brouillard persistant. La pause était nécessaire après déjà des heures de route, et le levé tôt a favorisé les besoins naturels.

Il faut reprendre le bus mais un retard imprévu intervient car un groupe s'est égaré dans le labyrinthe de la station en partant à l'opposé de la direction du bus.

Enfin tout rentre dans l'ordre pour de longues heures à voir défiler les accotements. Les gouttes sur le parebrise n'apportent aucune espérance, mais la route est encore longue.

Après la sortie de l'autoroute, les petites voies tortueuses demandent une navigation experte pour ce long véhicule. Car les défaillances de la route côtière ente St Jean-de-Luz et Hendaye, ciblée par l'érosion, oblige à une traversée d'agglomérations avant d'atteindre le parking près du Château d'Abadie, proche du littoral.

Le ciel s'est éclairci et la température permet de respirer, une bonne nouvelle après ces dernières



journées à forte chaleur sèche. Après traversée d'une voie à bonne circulation nous nous engageons dans un sentier descendant, humide des pluies abondantes de la veille.

Le sol délavé oblige à prêter plus d'attention sur la dépose des pieds.

Nous sommes dans le domaine d'Abadie qui permet d'accéder à l'entrée du sentier du littoral, trajet répertorié et balisé.

Sur le côté les fougères aigles dévoilent leurs grandes frondes finement découpées.



Le parcours s'agrément d'escaliers aux marches de hauteur variées, maintenues par des pieux en bois ronds et très humides. Ainsi nous atteignons un large point de vue sur la côte en direction de St Jean de Luz avec les grandes plaques rocheuses qui reçoivent les vagues incessantes venant ronger ces falaises à leur pied.

L'eau vient heurter le rocher sans relâche dans un tourbillonnement bruyant et une écume blanchâtre. Le sentier s'encaisse et les oiseaux nous saluent d'un gazouillis aigu et rafraichissant. Le chemin est abimé par le ruissellement, et sillonne entre les frondaisons, camouflant toute vue sur l'océan. Seul le ressac se fracassant sur la paroi en contre bas constitue un bruit de martèlement rythmé par le métronome des marées. Un arrêt pause permet de bien distinguer le château du lieu, imposant au sommet de la colline.

Ce château-observatoire se trouve dressé sur la corniche face à l'océan et fut un observatoire d'astronomie qui a fonctionné jusqu'en 1975. Il fut construit pour le savant et passionné de géographie, astronomie et culture orientale Antoine Abbadie, membre de l'académie des Sciences en 1867. Sa réalisation par Viollet-le Duc, entre 1864 et 1884, s'est inspirée des châteaux-forts moyenâgeux et il offre une architecture néogothique avec une décoration éclectique. Il constitue un site et un musée incontournable du Pays basque.

Un virage permet un rapprochement vers le bord pour découvrir ces imposantes falaises blanches grignotées par la houle.

Cette partie du littoral basque est composée de flysch, un dépôt sédimentaire constitué d'une alternance de grès et de marnes, accumulés dans un bassin océanique en cours

de fermeture dans le cadre d'une orogénèse. Ce terme d'origine suisse désigne des roches relativement plates, qui produisent des pentes instables pouvant engendrer des glissements de terrain. Il s'agit donc d'une roche de type schisteuse ou marnière qui se débite en plaquettes mais se trouve facilement érodable.



On constatera que dans cette région ces pierres sont utilisées pour créer des clôtures ou des pavements comme à l'hôtel. Une montée agressive permet d'atteindre le vestige d'un blockhaus de la dernière guerre mondiale, disposé pour se protéger de tout débarquement.

Depuis cette pointe Ste Anne la vue s'élargit sur la baie du figuier dévoilant une partie de la plage d'Hendaye à gauche et une vue sur les jumeaux ces rochers devenus îlots, vestiges de l'érosion infatigable.

Un petit voilier semble seul et perdu dans l'immensité frémissante.

Les minutes passent et les appareils photos engrangent les souvenirs, mais il faut reprendre l'avancée et raccourcir le parcours pour répondre à l'exigence des prévisions de temps.



Reprenant la direction de la terre nous passons au pied du château avec un cheminement entre les hautes graminées qui ont conquis les bordures.

« Vos gueules mouettes ! » dans un fracas bruyant et criard une multitude de mouettes semblent se disputer dans un concert assourdissant, marquant ainsi leur droit à la vie. Le chemin encaissé remonte et il faut enjamber les racines, comme délicatement extraites du sol, et créant des pièges pour une marche sans trop lever les pieds. Il convient aussi de remonter des escaliers dans une levée constante des jambes ou bien passer le long avec une marche souple et continue, pour éviter les irrégularités de hauteur et diminuer la fatigue occasionnée, malgré l'aide des bâtons aidant à se propulser vers le haut.

L'heure conduit à prendre le casse-croûte sur le parking après avoir changé de chaussure près du bus. Sur le parking et dans

la chaleur tamisée du soleil chacun s'installe sur les bas reposeurs constitués des pierres de bordure des à-côtés. Il faut aller relativement vite car nous devons rejoindre le port d'Hendaye, raison de l'entorse à la prévision, car minuter des parcours constitue à émettre des hypothèses que très souvent la réalité remet en cause.

Après un parcours en ville, avec les manœuvres nécessaires dans les rues encombrées, nous descendons sur un espace où des cars sont déjà garés. Il faut alors se diriger vers l'embarcadere avec le questionnement de la direction à prendre, différemment interprétées suivant nos accompagnateurs.



Après plusieurs minutes de marche nous trouvons le point d'accès sur le bateau qui nous fera traverser la Bidassoa pour rejoindre l'Espagne et la vieille ville de Fontarabie. Nous devons effectuer « la traversée » de 6 à 7 minutes en deux groupes car le nombre de passagers « du paquebot » Marie-Louise est trop restreint pour un seul passage. L'embarquement s'effectue rapidement grâce à notre foulard jaune servant de passe d'entrée.



Quelques minutes de navigation sur une eau calme sans trop de tangage, et le contournement d'autres embarcations, avant un accostage en Espagne.

Fontarabie (en français) ou Hondarribia depuis 1980, fut une ville frontière et fortifiée entre les royaumes de France et de Castille puis d'Espagne. Citée en 1150 dans une chartre accordée à Saint Sébastien par le roi de Navarre Sanche VI, elle subira après la fin du moyen-âge de nombreuses attaques. Ainsi elle sera assiégée en 1638, lors de la guerre franco-espagnole de 1635 à 1659. Mais les troupes du Prince de Condé avec 12000 hommes furent chassées par les 7000 défenseurs. Ce qui occasionne lors de la fête de la vierge de Guadalupe en septembre (l'Alarde), à une manifestation en habits et fusils de bois.



La ville possède deux quartiers historiques. Celui du vieux centre correspond au coeur historique fortifié où subsiste une partie des remparts et murailles, telles les portes d'entrée dans la place forte. Sur la hauteur se situe de château de Charles le Quint près de l'église Sainte Marie de l'Ascension. De belles maisons arborent leur balcon en fer forgé apportant un grand intérêt artistique et historique.

Le second est celui du port (Portua), ancien village des pêcheurs situé hors de l'enceinte avec une architecture plus populaire et des maisons traditionnelles de couleurs vives.

Ceci vaut bien une belle visite puis un passage rapide dans l'allée commerçante où les cafés et restaurants font recette. Il faut retourner vers l'embarquement ce qui donne l'occasion d'assister à un entraînement d'aviron par équipe, dans de longues pirogues où les courtes pagaies s'agitent en cadence rythmée par le tambour.

Ce sport est très populaire sur la côte Cantabrique.

Il faut revenir sur le sol français et profiter de la marche le long du port où sont amarrées de très nombreuses embarcations de plaisance.

Le trajet laisse le temps d'admirer les maisons blanches typiques aux balcons en bois travaillé et aux ouvertures et volets peints de vert sombre ou de rouge brun.

Quelle belle image d'une identité utilisant de manière informelle le symbole national et culturel en utilisant les couleurs du drapeau basque. Car celui-ci se compose d'un fond rouge représentant le peuple basque, la croix vert sombre atteste d'un respect des lois antiques de ce peuple et la croix blanche caractérise dieu. Ainsi les maisons sont blanches avec des ouvertures vertes ou rouge.

Dès le retour du second groupe il faut partir en direction de Saint Pée-sur-nivelle pour rejoindre le lieu d'hébergement. La chance ne favorisant pas la navigation, le GPS nous entraîne dans une découverte du bocage et des hameaux limitrophes, une succession d'étendues vertes et de maisons

propres et typiques mais avec des ronds-points étroits demandant une expertise au volant.

Enfin nous atteignons le lieu et le bus peut se ranger près d'une chapelle.

Il faut vider les coffres et se diriger chargés vers l'entrée du restaurant où nous sommes réceptionnés et recevons les clés des chambres. Accompagnés du crissement des roulettes des valises sur les plaques de pierre tapissant le sol nous nous dirigeons vers la cour intérieure en suivant l'hôtesse.





Il faut monter l'escalier conduisant au balcon abrité desservant les chambres numérotées en série 30 et plus. Celles-ci ont été rénovées récemment et sont très propres et accueillantes.

Le passage sous la douche permet de restaurer un peu de vigueur, car la longue journée commence à marquer, et le changement de vêtement favorise un nouveau réveil.

La salle de restaurant est toute en

longueur avec deux tables impressionnantes disposées pour recevoir les cinquante-huit convives. La décoration constitue un petit musée avec les meubles pouvant être datés de fin 19^{ème} ou début du 20^{ème} siècle et son étalage de casseroles de cuivre étamé ainsi que des outils de fenaison, dont deux jouets d'enfants.

Dans un brouhaha de discussions nous prenons place autour de ces tables où sont disposés des entrées de charcuterie locale accompagnées de fins piments verts.

Avant de débiter le repas un mot de remerciement est adressé aux membres présents qui arrêtent les balades. Ainsi Anne Marie secrétaire et animatrice infatigable, Nicole au rire communicatif et réconfortant ainsi que le couple Jean Claude chargé de la sécurité pendant des années et Eugénie la spécialiste du scrabble ont droit à un souvenir.



Il est bon de marquer un instant d'attention à ces bénévoles qui ont œuvré pendant parfois près de 30 ans à maintenir et développer l'ALT Balades.

Merci à eux !

Malgré la marche des mâchoires avec les dégustations, les paroles génèrent une confusion auditive que la voix aigue de la serveuse tranche par instant pour inciter à une bonne appréciation des mets offerts en incitant à la consommation.

Le veau « à la basquaise » fait apprécier la sensation fugitive de la chaleur du piment d'Espelette et le gâteau basque couronne cette gastronomie très locale.

Dès la fin du repas un animateur improvisé, mais particulièrement compétent, lance le groupe dans une sarabande joyeuse et animée. Une bonne façon de finir une soirée prolongeant une longue journée.



Dehors la pluie s'invite à la fête augurant d'un lendemain incertain.

Mais il faut mettre fin au plaisir car justement le jour suivant sera également chargé.

La nuit s'écoule dans le calme et le silence générant un repos efficace, même si le changement de lit s'accompagne de mal au dos, mal récurrent de notre époque.



Au réveil l'horizon est complètement bouché et c'est sous une pluie fine que nous allons de l'autre côté de la route prendre le petit déjeuner dans un autre bâtiment. Tout est déjà installé sur les tables et l'offre est diverse et copieuse, et bien appréciée.

En retournant vers le restaurant au bord de route il faut prendre le casse-croûte de midi, puis regagner les chambres afin de boucler les valises, laisser la chambre propre et ramener la clé auprès de l'hôtesse.

Avant de partir un nouveau remplissage

méthodique des coffres à bagages permet de constater d'inévitables oubli de clés.

L'horizon est brumeux, impénétrable, et de Saint Pée à Espelette c'est un petit voyage dans ce bocage chlorophyllien où les pluies fréquentes donnent à la verdure un éclat d'apparat. Nous voyons défiler ces maisons blanches comme immaculées avec leurs ouvertures aux couleurs sacrées.

En approchant on peut distinguer une plantation de piment sur une parcelle en légère déclinaison et en bonne orientation vis à vis du soleil.

Sur le parking il faut reprendre les chaussures de marche encore boueuses de la veille, mais dans un contexte climatique amélioré par l'absence de pluie et une luminosité bienvenue.

Nous descendons dans des rues pavées de petites pierres bien scellées pour rejoindre l'église avec son clocher donjon du XVIème et son portail lui donnant l'air d'une



forteresse. Il faut grimper une volée de marches pour atteindre un grand porche. Sur la droite l'église est composée d'une nef imposante en longueur et largeur, dépourvue de chapelles. Un

magnifique chœur met en relief ses statues par un encadrement de colonnades vrillées.

Un grand balcon fut rajouté, pour augmenter la capacité d'accueil, mais surtout par la maîtrise de cet art régional d'utiliser le bois pour réaliser des extensions extérieures aux maisons. Cette église représente l'architecture typique du Pays basque.

Des cimetières entourent l'église, dans le même enclos, cependant sur la gauche d'antiques tombes émergent de la végétation verte et luxuriante.

Ces monuments funéraires, stèles discoïdales, ont une forme rappelant le signe de Tamit dans la civilisation Phénicienne. L'orientation est toujours du levant au couchant. Elles furent utilisées au Pays basque dans la protohistoire mais deviendront dominantes du XVI au XIXème siècle.





Réalisées en pierre de grès elles sont souvent sculptées en champlévé par creusement d'un motif sur une surface unie.

Nous prenons le chemin descendant en suivant le côté pour laisser place à une circulation fluide. En bas nous apercevons la montée ainsi que l'indicateur fléchant l'atelier du piment.

Mais il n'est pas encore l'heure et il faut s'engager sur la droite pour effectuer un petit parcours dans une sente étroite parfois couverte d'une tonnelle constituée par les frondaïsons se rejoignant.

Au loin une forme de dindon semble couchée près

du chemin, mais cela s'avère n'être qu'une souche de bois. Le sentier devient plus large et après quelques petites montées et descentes sur un sol humide mais suffisamment herbeux nous rejoignons la route pour atteindre une vaste serre. C'est dans celle-ci que notre guide nous invite à commencer la visite et nous pouvons déposer les sacs à dos dans ce très grand espace, libérant ainsi les épaules pour quelques instants. Ce vaste jardin d'hiver possède encore quelques milliers de plants de piments, mais il est indispensable pour les semis puis repiquage de centaines de milliers de pieds, un long travail manuel préliminaire à toute production. Nous sommes ensuite invités à nous déplacer près d'une plantation démonstrative au bord d'une parcelle en pente.

Là nous apprenons que la variété rustique, sélectionnée et certifiée de graine de piment « Gorria », ne se vend pas et qu'elle est récoltée chaque année par les producteurs bien définis et très localisés. En effet seules 10 communes forment le terroir de ce condiment. Ce piment a été labellisé AOP en 2009 et se caractérise par l'estampille aux couleurs du Pays basque délivrée par le syndicat spécifique très méticuleux sur le respect des critères définis. Il est le fruit de principes d'appellation sévères et précis sur la couleur, la mouture, la qualité aromatique et son intensité, les qualités gustatives, de son piquant et son intensité.

140 producteurs produisent 2,6 millions de pieds plantés et, en 2010, 128 tonnes de poudre ont été produites...pour le monde entier, d'où une certaine rareté qualitative.

Après ces enrichissants exposés sur les valeurs de cet épice nous sommes conviés à une dégustation



de produits intégrant les fruits de cette production. Un grand moment de découverte de saveurs délicates, plus ou moins piquantes et dont l'éventail peut satisfaire de nombreux goûts.

Les minutes passent allègrement avec les achats à effectuer et l'heure du casse-croûte approche.

Alors quelle heureuse idée de demander s'il était possible de manger sur place.



Notre visite étant la dernière de la matinée cela permet de profiter des rangées de bancs pour se restaurer en toute quiétude tandis que les courses se poursuivent, jusqu'à quelques plants de Gorria. A treize heures il est temps de reprendre le parcours préparé. Nous quittons la route descendante pour entrer à droite dans un chemin qui longe une maison où des hortensias, cet arbrisseau venu d'extrême orient, présentent leurs grosses fleurs ornementales en ombelles bleues, sûrement

valorisées par un enrichissement en fer. Le sentier domine un quartier de la ville puis une descente sur une voie bitumée permet de visualiser des fougères scolopendre aux longues et étroites feuilles qui se développent sur l'accotement humide. A gauche de hautes orties sont couvertes de grappes de graines fines tandis que le plantain majestueux déploie ses larges feuilles.

Le chemin continue à droite en sinuant sous les frondaisons, puis une montée dans de hautes herbes mouillées alterne avec le contournement de flaques récentes et conséquentes. Le retour sur une

partie asphaltée se couple avec un besoin de se couvrir car une pluie fine intervient après le noircissement du ciel. Mais cela ne dure pas et nos pas ne troublent pas les hautes fougères généreuses aux feuilles brillantes avec l'humidité.

Nous traversons un pont puis accédons à une montée par un chemin où il faut bien lever les jambes sur ce sol défoncé par le ruissellement et où les racines



remises à l'air engendrent des risques, il vaut mieux bien regarder où l'on dépose les pieds.

L'alternance de petites montées et descente s'entrecoupe de la traversée de très petits ruisseaux en se servant des pierres comme de marches avec plus ou moins d'amplitude. Après descente jusqu'à un petit pont sur un ruisseau la montée reprend avec des risques de glissade car l'eau a délayé la glaise et l'avancée devient de plus en plus hard. Nous traversons une propriété close dont les propriétaires autorisent la traversée sous condition de respecter les lieux et leur état, une réciprocité de tolérance et de courtoisie envers les autres que chacun doit maintenir.



C'est une longue et délicate progression où l'aide de bras secourables et solides est nécessaire. Les crevasses du centre de la voie obligent à passer sur l'espace réduit de l'à-côté, lui-même bien souvent constitué de terre humide. Enfin une nouvelle vague de pluie vient perturber l'avancée.

Après d'interminables instant de concentration nous rejoignons un pré pour une pause et un regroupement sous l'étonnement d'un âne curieux.



Cependant la montée n'est pas terminée et déjà une fatigue se fait sentir. Il faut reprendre un chemin à droite dont le revêtement est constitué de brisure de tuiles, stabilisant la chaussée ravinée. Et la pente se poursuit devenant épuisante.

Enfin la longue descente se dessine mais très vite le chemin dévasté ressemble comme une copie à celui identique de la précédente montée, aussi l'attention doit redoubler. Il s'agit de près de deux kilomètres pour

descendre de vingt à trente mètres de dénivelé, long moment de doute, de sentiment d'insécurité qui provoque une impression de sans fin. Enfin nous rejoignons le bas et en passant le vieux pont romain au dos bombé, la route est là. Nous sommes au pied d'Espelette et le sommet se distingue à l'horizon avec la longue ligne droite en pente.

En file indienne, le long de la route puis sur l'étroit trottoir, nous cheminons le dos courbé comme supportant une lourde charge. Le centre avec ses boutiques est animé mais le temps de parcours ne correspond pas aux prévisions et il faut rejoindre le bus pour changer de chaussures, emplier le coffre et prendre place dans le véhicule.

Car le trajet de retour risque d'imposer un problème au chauffeur, confronté aux règles d'horaires et de temps de conduite.

Le départ vers la prise d'autoroute nous offre une visite de cet arrière-pays vert en permanence mais où les ronds-points se traduisent par de véritables ralentisseurs sur ces petites routes pour les transports en



commun. C'est un périple d'une trentaine de minutes avant de découvrir un horizon plus clair, comme si nous laissions le temps maussade en prenant de la vitesse.

Cependant une pause pour raison naturelle est nécessaire et l'arrêt dans une petite aire d'arrêt permet de ne pas perdre de temps.



Avant de laisser la somnolence s'insérer dans nos têtes un petit mot sur un sport typique de cette région : La pelote basque

Les jeux de balle furent pratiqués dès l'antiquité et se sont répandus à travers le monde. Les Grecs pratiquaient des jeux de dupes (phoenida) et « l'apporharis » qui utilisait un mur, tandis que les romains s'illustraient au follis, à l'harpaste puis à la pila, tandis que les Gaulois jouaient à la paume.



La pelote pratiquée par les basques aurait une origine qui se perd dans les temps car les coutumes et traditions étant transmises par l'oral, il n'y a pas de traces écrites décrivant ces jeux du Pays basque.

Cependant le plus vieux jeu pratiqué sur les « pilotasoroak » se jouait sur les traces de ces esplanades couvertes d'herbe, mesurant entre 50 et 80 mètres pour 15 à 20 mètres de large, situées près de sites mégalithiques, de limites de vallées ou de lignes de crêtes. Ces espaces engazonnés et entretenus existaient à proximité des villages comme le remarqua l'ambassadeur

de Venise en traversant le Pays basque en 1524. Le premier écrit sur les jeux de pelote, daterait du IXème siècle, dans une chronique du califat de Cordoue.

Cette pelote basque, « l'Euskal pilota », regroupe plusieurs jeux de balle issus de celui de paume. Dans la majorité de ces spécialités le jeu consiste à envoyer, de volée ou après un rebond, la « pelote » sur un mur principal appelé fronton et la balle doit retomber sur l'aire de jeu « concha. » Le jeu continu jusqu'à ce qu'une équipe commette une faute (falta) ou n'arrive pas à relancer la pelote avant le deuxième rebond. Le jeu s'effectue face à face ou contre un mur, en intérieur ou à l'extérieur, à main nue ou en utilisant des instruments.

Si la fédération internationale a inscrit douze spécialités, la fédération française en reconnaît 22. Parmi celles-ci la main nue est considérée comme la plus noble, le grand chistera nommé « cesta punta » est aussi la plus spectaculaire tandis que la paleta gomme pleine, dite la « pala » demeure la plus accessible techniquement et financièrement, donc la plus pratiquée.

La surface de jeu : la « cancha », se délimite par des lignes au sol et sur le mur, « frontis » ou fronton, sur lequel sera envoyé la pelote dans les jeux indirects. Le fronton place libre est l'installation la plus courante au Pays basque, tandis qu'en Espagne ce sont les frontons mur à



gauche les plus répandus. Directement hérité de la salle du jeu de paume français, la pelote se joue aussi en terrain couvert et fermé appelé le trinquet.

Les jeux indirects, c'est à dire avec usage du mur, sont la main nue la plus naturelle et la plus ancienne qui se pratique en individuel ou en équipe de deux, sur un fronton place libre, trinquet et mur gauche court, le « Xare » qui se pratique avec une raquette dite argentine essentiellement en trinquet.





Enfin le petit gant se joue surtout en France en fronton libre d'au moins 50 mètres de long et oppose deux équipes de trois joueurs avec deux avants et un arrière.

Le grand chistera est une spécialité française sur des frontons libres de 80mètres de long. Sa technique a évolué dès 1887 lorsqu'un pelotari souffrant de crampes inventa le revers d'attaque à deux mains. L'évolution du matériel et des techniques amènera le célèbre pelotari historique Chiquito de Cambo à sa conversion à cet usage.

Créée plus récemment la « cesta punta » se joue sur fronton mur à gauche long « jai alai ». C'est la discipline internationale la plus connue, spectaculaire et rapide, mais aussi lucrative car professionnelle. Elle oppose deux équipes d'un avant et deux arrières.

Créé en 1904 la remonte est seulement pratiquée en Espagne, c'est une discipline rapide et technique sans temps mort à la réception de la pelote

Lors de tournois « le pelotari » est vêtu d'un pantalon blanc et d'un polo à col aux couleurs du club. Dans certaines spécialités des lunettes de protection ou un casque sont obligatoires.

La « pelote », c'est-à-dire la balle utilisée, sera de taille, poids et composition différentes selon la discipline. Une pelote est constituée d'un noyau de buis de 20 à 36 mmm de diamètre, entouré d'un fil élastique pour constituer le noyau. Celui-ci peut être en latex pour la « cesta punta ». Sur ce noyau sera enroulé un fil de pure laine vierge, tassé tout au long du processus de fabrication. Puis un filet en fils de coton sera cousu sur la surface pour maintenir la laine. Enfin des formes en huit seront découpés dans de la peau de chèvre et cousus ensemble à la main, en une ou deux couches. Pour la cesta punta les huit seront taillés dans du cuir non tanné.



Les gants de cuir existaient déjà pour une protection de la main au jeu de paume. La forme et la

taille varient suivant la discipline, la morphologie du joueur et sa place. L'artisan choisit des dépouilles de vachettes à l'abattoir et prépare lui-même les peaux.

Après humidification cette dernière est tendue sur une forme en bois, copie de gants anciens. Trois couches seront posées respectant des périodes de séchage et seront ensuite cousues avec un fil tressé et poissé à la main.

Le gant pourra alors être cousu à l'arrière du panier, l'intérieur de ce dernier étant ciré.





Dans tout le Pays basque seuls trois personnes, actuellement âgées, fabriquent ces gants dont un seul en France.

Le chistera est un panier d'osier que l'on fixe à la main par un gant de cuir. Il fut inventé à St Pée sur Nivelles en 1857 pour alléger le lourd gant de cuir d'origine. Il permet d'attraper les pelotes et de les renvoyer plus loin, avec moins de fatigue dans le bras.

Depuis 1887 la famille Gonzalez, seul fabricant français, continue de façonner et tresser à la main des chisteras de châtaignier ou d'osier.

Il en existe deux sortes : le chistera joko garbi qui est un petit gant au panier peu profond pour le jeu du même nom, c'est-à-dire le jeu propre et pur en basque. Il se joue sur un fronton, mur à gauche de 36 mètres ou en place libre.

Le grand chistéra ou grand gant permet d'arrêter la pelote, faire quelques pas avant de relancer en un même mouvement.

En France le jeu se nomme grand chistera si joué en place libre et cesta punta si joué sur un fronton mur à gauche long. En Espagne est utilisé le chistéra de remonte avec un panier peu profond mais plus long.

La fabrication d'un chistera nécessite le choix très strict de pièces de châtaigniers de 8 cm de diamètre, coupées en lune descendante pour une bonne souplesse avant mise en séchage.

Ce bois est une essence qui allie souplesse, solidité et résistance aux insectes. Les meilleures parties du bois choisies évitent le cœur et l'aubier. Un travail de cintrage et calibrage donnera l'armature du chistéra.

Les côtes donnant forme à la coque seront taillées en lanières dans des tiges cintrées de châtaignier puis rabotées pour obtenir la façon et la taille.

Celles-ci sont en nombre impair, une centrale et six paires latérales afin que les éclisses d'osier, lame obtenue par fendage, se croisent lors du tressage, Ces dernières sont alors humidifiées pour atteindre la souplesse nécessaire au tressage utilisant de 100 à 140 éclisses et qui peut demander de



10 à 12 heures de travail.

Chaque chistera peut ainsi nécessiter 20 à 23 heures, réparties sur différentes saisons, pour aboutir à une pièce unique. La fabrication est inscrite à l'inventaire du patrimoine culturel immatériel.

Il existe aussi des raquettes en bois permettant de frapper la balle, descendantes des battoirs et triquets utilisées au jeu de paume.

On peut citer la « paleta » gomme creuse, gomme pleine, cuir, la pala grosse ou large.

La pelote est un jeu qui nécessite force et habilité. Les équipes s'affrontent en renvoyant la pelote à tour de rôle, à la volée ou après un premier rebond au sol. Le but est de la relancer sur le fronton, et la faire retomber dans l'aire de jeu, sans que l'adversaire puisse la reprendre, d'où une recherche de vitesse et d'angles de frappe.

L'engagement est tiré au sort et chaque équipe renvoie à tour de rôle la pelote sur le fronton jusqu'à ce qu'une faute soit commise. C'est à dire lorsque la pelote n'est pas reprise ou pas renvoyée au mur, ou bien lorsqu'elle rebondit en dehors des limites du jeu « cancha ». Mais aussi lorsqu'elle fait plus d'un rebond, se retrouve gardée trop longtemps dans la chistéra, ou bien lorsqu'elle rebondit dans le chistera ou si le joueur rattrape une pelote touchée par un partenaire. Lorsque l'équipe fait une de ses fautes, l'autre marque un point et récupère le but. Le joueur doit aussi dépasser une ligne minimum sur le fronton la « pasa » pour que le but soit validé sinon il perd un point.

Une partie de pelote se termine lorsqu'un des joueurs ou équipes atteint 40 points, ainsi une partie en 20 ou 30 points ne déterminera pas de vainqueur.

Les parties officielles sont encadrées par cinq juges. Il est plaisant d'assister à ce jeu et la télévision montre parfois quelques grandes compétitions.

Encore une tradition très ancrée dans le Pays basque.

Le reste du trajet s'effectue dans de bonnes conditions pour une arrivée à près de 20 heures.

Le souvenir de ces deux journées restera vivant longtemps et maintenant
place aux vacances, avec bon repos pour toutes et tous.

